LES INTRIGANTS,

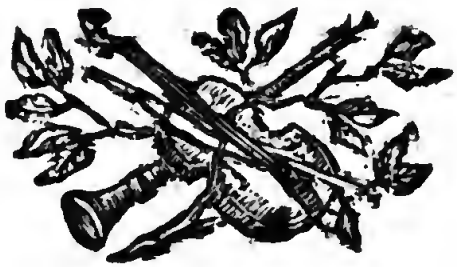
OU

ASSAUT DE FOURBERIES,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

Repréſentée ſur le Théatre des Variétés, au Palais royal, en 1787.



BIBLIOTECA REALE MANOSCRITTI E STAMPE NAPOLI

A PARIS;

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1787.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANTOINE, propriétaire d'un hôtel.	*M. Baulieu.*
DUBOIS, }	*M. Chevalier.*
HENRI, } associés d'Antoine.	*M. Boucher.*
GERMAIN, }	*M. Haynault.*
DORIVAL.	*M. Saint-Clair.*
CHAMPAGNE, valet de Dorival.	*M. Michot.*
LOLIVE, ami de Champagne.	*M. Bordier.*
UN COMMISSAIRE.	*M. Maillé.*
EULALIE, crue fille d'Antoine.	*Mme Vermilly.*
HONESTA, crue sœur d'Antoine.	*Mlle Prieur.*
UN LAQUAIS, nommé LABRIE, aussi associé d'Antoine.	*M. Fleury.*

La Scene est à Paris dans un grand sallon de l'hôtel d'Antoine.

LES INTRIGANTS,

OU

ASSAUT DE FOURBERIES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente un ſallon ; il y a, du côté du Roi, une table couverte d'un tapis.

SCENE PREMIERE.

EULALIE, HONESTA.

HONESTA, *ſuivant Eulalie, qui eſt entrée fort vîte.*

MADEMOISELLE, rendez-moi cette lettre ; je veux la ravoir abſolument.

EULALIE.

La voilà, à préſent que je l'ai lue.

HONESTA.

Vous l'avez lue ! c'eſt fort mal : une perſonne honnête comme vous !

EULALIE.

Quel mal ai-je fait de lire une lettre à mon adreſſe?

HONESTA.

Je l'ai écrite dans un moment où j'étois bien malade.

EULALIE.

Et c'eſt alors qu'on n'oſe plus mentir aux autres ni à ſoi-même.

HONESTA.

Si j'étois morte de ma maladie, j'aurois chargé une amie de vous la remettre.

EULALIE.

Vous doutez de mon cœur, Honeſta : pourquoi me priver du plaiſir de vous temoigner ma reconnoiſſance.

HONESTA.

Ma chere niece!

EULALIE, *avec un ſoupir.*

Vous n'êtes pas ma tante.

HONESTA.

Vous avez donc tout lu? je m'en plaindrai à M. Antoine, votre pere.

EULALIE.

M. Antoine n'eſt pas mon pere.

HONESTA.

Qu'oſez-vous dire?

EULALIE.

Pourquoi me taire la vérité? Je vous promets un ſecret inviolable, ſi vous voulez vous ouvrir entiérement à moi. Non, ce M. Antoine, qui m'appelle ſa fille, n'eſt pas mon pere : ma bouche lui a ſouvent donné ce nom; mais mon cœur n'étoit jamais d'accord avec elle. Cette lettre à mon adreſſe, écrite par vous, m'en a trop appris : mille ſouvenirs confus ſont venus depuis ſe retracer à mon imagination. Je n'ai pas toujours habité Paris; je me rappelle que j'y ai été conduite bien jeune. Je me rappelle encore, mais c'eſt comme un ſonge dont l'idée eſt à demi effacée, qu'une Dame bien jolie m'a ſouvent

tenue dans ſes bras. Je me vois encore, pour la premiere fois, auprès de M. Antoine. Je pleurois; on me mit dans une voiture qui alloit fort vîte; on me conduiſit je ne ſais où. Il s'eſt paſſé bien du temps depuis; mais ces premiers événements de ma vie me ſont toujours reſtés préſents. Cette belle Dame, que je revois toujours, eſt peut-être ma mere. Ah! comme je l'aimerois! Vous la connoiſſez ſans doute, ma bonne amie: ne me refuſez pas une confidence que vous n'avez pas achevée dans votre lettre. Vous n'êtes pas méchante comme ce M. Antoine, que je n'oſois haïr tant que je l'ai cru mon pere. Vous m'avez conſolée quand il m'affligeoit; achevez votre ouvrage. Sans doute j'appartiens à des parents honnêtes. Ah, combien il me ſera doux de n'avoir point à rougir de ceux à qui je peux devoir la vie!

HONESTA.

Promettez-moi de ne rien témoigner à M. Antoine; d'être toujours, en apparence, la même avec lui; & je vous jure de faire mes efforts pour vous retirer d'une maiſon où vous avez ſu conſerver votre innocence au milieu des ſéductions de toute eſpece que l'on a employées pour vous perdre.

EULALIE.

Je vous promets que vous ne vous repentirez point de votre confiance; que vous ſerez toujours mon amie, quelque ſoit ma deſtinée : vous ſavez bien que je ne vous ai jamais trompée.

HONESTA.

L'intérêt que vous m'inſpirez, ma chere Eulalie, l'emporte ſur des ſerments que l'on m'arracha par contrainte, & que je crois pouvoir violer ſans ſcrupule. Non, ce M. Antoine n'eſt pas votre pere.

EULALIE.

Mais à qui appartiens-je?

HONESTA.

Je l'ignore. Je ſais ſeulement que Lyon eſt votre patrie, & que, ſelon les apparences, vos parents ſont bien nés.

EULALIE.

Que m'importe leur naiſſance? Qu'ils ſoient honnêtes, c'eſt tout ce que je deſire. S'ils ſont pauvres, eh bien, je les conſolerai, je travaillerai pour les nourrir, & ce ſera un plaiſir de plus pour mon cœur.... Mais où les trouver?

HONESTA.

Je vous aiderai dans vos recherches. J'ai conſervé pluſieurs des effets trouvés ſur vous, qui aideront à vous faire reconnoître.

EULALIE.

Mais par quelle aventure paſſé-je pour la fille de M. Antoine?

HONESTA.

Il faut reprendre les choſes de plus loin. Ce M. Antoine m'aima autrefois; il m'épouſa en ſecret. Tant que je fus jeune & jolie, je portai le nom de ſon épouſe; le temps effaça mes attraits, & je perdis tous mes droits ſur ſon cœur. Il me déclara froidement, un jour, que nos liens etoient nuls; mais que, ſi je voulois vivre auprès de lui, je paſſerois pour ſa ſœur. J'étois ſans reſſources, iſolée dans le monde; je fus obligée de ſubir la loi qu'il m'impoſoit. Je me ſuis vu ſouvent forcée à le ſeconder dans ſes coupables & viles manœuvres. La crainte de cauſer ſa perte, ou de devenir la victime de ſa vengeance, me retenoit. Son exiſtence, vous le ſavez, eſt de briller aux dépens d'autrui. Il a figuré, dans toutes les Provinces de la France, ſous différentes formes; par-tout joueur & par-tout fripon: à la fin, trop connu, il a embraſſé un autre genre de vie. Son plan étoit conçu d'avance, & médité de longue main. Il lui falloit une jeune perſonne, d'une figure intéreſſante, qui crût être ſa fille. Il vous trouva à Lyon, dans une promenade publique: il vous prit entre ſes bras; &, ſans s'inquiéter de ceux à qui vous apparteniez, il vous emmena à Paris, où il vous a élevée avec ſoin dans cet hôtel, dont il eſt parvenu à être le maître. Il a ſoigné votre éducation; il vous a donné tous les talents agréables. Votre ame, naturellement noble, s'eſt ſans effort portée au bien; votre eſprit s'eſt orné, & votre cœur a reſté pur, malgré tout ce que l'on a fait pour le corrompre.

Digitized by Google

EULALIE.

Ah, ma bonne! que n'ai-je pas à ſouffrir tous les jours! Quoique jeune & ſans expérience, je démêle toute l'horreur des procédés de M. Antoine. J'ai cent fois été ſur le point de m'échapper de cette maiſon. Mais où fuir? où ſe réfugier quand on eſt ſans reſſources? Cette maiſon eſt une caverne; ceux qui l'habitent finiront par recevoir le juſte ſalaire de leurs baſſeſſes; &, ſi j'y reſtois plus long-temps, on pourroit me ſoupçonner d'être leur complice.

HONESTA.

J'approuve votre réſolution, & je ſuis prête à partir avec vous. Mais diſſimulons quelques jours encore: redoublez d'égards pour M. Antoine; vous éloignerez les ſoupçons. Nous aurons le temps de chercher des reſſources, & je vous aiderai à retrouver ceux à qui vous appartenez. Chut! voici M. Antoine; ne laiſſez rien paroître.

SCENE II.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE.

ANTOINE.

GRANDE nouvelle, Honeſta; il nous arrive un jeune homme de famille comme il nous le faut.

HONESTA.

C'eſt-à-dire une bonne dupe.

ANTOINE.

Un époux pour Mademoiſelle.

EULALIE.

Un époux!

ANTOINE.

N'allez-vous pas faire encore la renchérie? Oui, Mademoiſelle, c'eſt un époux, en tout bien & tout honneur.... Il vient ici faire un grand mariage... acheter une Demoiſelle de condition, pour perpétuer noblement ſa

race. Je ſuis le Comte de Sonnancourt, & je l'unis à ma fille.

EULALIE.

Vous êtes le Comte de Sonnancour?

ANTOINE.

Cela vous étonne! je ſuis ce que je veux, moi; Bourgeois, Marchand, Robin, Abbé, Militaire, le coſtume fait tout.

EULALIE.

Oſez-vous bien?...

HONESTA, *bas, à Eulalie.*

Chut, taiſez-vous.

ANTOINE.

Je vous conſeille de vous plaindre. Je vous fais femme d'un Marquis, vous voilà bien malade! Le futur enrichit ſon beau-pere; c'eſt tout naturel.

EULALIE.

C'eſt abuſer de la bonne foi....

ANTOINE.

Laiſſez-là vos ſcrupules, mon enfant; l'eſſentiel eſt de faire fortune: il ne faut pas outrer la délicateſſe ſur le choix des moyens. A préſent on n'y regarde plus de ſi près; dans le monde on ne blâme que les maladroits. Mais vous n'aurez donc jamais de principes, & il faudra tous les jours s'épuiſer en raiſonnnements pour vous faire abjurer vos erreurs?

EULALIE, *bas, à Honeſta.*

Quels principes abominables!

ANTOINE.

Que vous dit-elle?

HONESTA.

Qu'elle fera dorénavant tout ce que vous voudrez.

ANTOINE.

C'eſt bien heureux, en vérité. Ah ça, voici la lettre que je reçois à l'inſtant de Dubois, mon aſſocié. (*Il lit.*) *De Lyon. Vieux Pêcheur.*

HONESTA.

HONESTA.

Il te connoît.

ANTOINE.

C'eſt une gaillardiſe de M. Dubois.

Je viens de faire une tournée, ſans gloire & ſans profit. Il n'y plus de l'eau à boire pour un grec de profeſſion; les Bourgeois des plus petites villes ſavent tout, & leurs femmes nous en revendroient.

Il a raiſon, de faux-freres nous ont trahis; le monde s'éclaire, & le métier tombe tous les jours.

J'ai fait à Lyon la connoiſſance d'un jeune Marquis, riche comme un Créſus, plein de candeur & d'innocence. Je n'ai pas commencé l'attaque, j'ai ſeulement préparé les voies; & je te l'amene, pour te procurer, comme à notre ancien & ſeul Chef, la gloire de l'entrepriſe. C'eſt un épouſeur pour la belle Eulalie : je lui ai vanté ſes charmes; il en raffole.

Vous voyez, Mademoiſelle, qu'il ne vous oublie pas.

Il te la paiera au poids de l'or.

Heim, heim?

Sors l'habit de velours noir; prends, ſi tu le peux, un air noble.

Si tu le peux! le fat!

Prends, ſi tu le peux, un air noble, aie une maiſon montée, diſtribue les poſtes; & ſonge qu'en arrivant, ton ami Dubois, qui ſe fait appeller le Chevalier des Roſeaux, deſcendra chez ſon oncle le Comte de Sonnancour. C'eſt toi qui feras le Comte.

Vous voyez, Mademoiſelle, qu'on ne peut avoir des titres de nobleſſe plus authentiques. Je ſuis donc Comte, je vais me coſtumer. Dis donc, ma ſœur, quelle perruque mettrai-je? car la perruque annonce l'homme & ſon caractere. Suis-je un Comte deſcendant de ces anciens Paladins, toujours ſur la hanche, & ne parlant que des exploits de leurs aïeux?

HONESTA.

Quant à tes aïeux, tu feras grace de leur hiſtoire.

ANTOINE.

Je n'en ai connu aucun, mais c'eſt égal; j'ai de l'eſprit, je fais des romans comme un autre, & mon arbre généalogique n'eſt pas ce qui m'embarraſſe..... Allons, c'eſt décidé, me voilà Comte; mais Comte bon-homme, vif

par fois, aimant la table & le jeu : c'eſt un bon caractere à prendre.

HONESTA.

Il ne te coûtera rien. La table & le jeu, te voilà dans ton centre.

ANTOINE.

Ah, diable! je n'ai pas tout lu; il y a là un *poſt-ſcriptum*. *J'arriverai peut-être preſque auſſitôt que ma lettre; que la maiſon ſoit préparée en conſéquence. Tu as de l'eſprit, diſpoſe, ordonne; je m'en rapporte à toi.*

Mais je perds mon temps à bavarder. O ciel! s'il arrivoit à l'inſtant! perſonne n'eſt prévenu. Avec auſſi peu de ſoin, je ne mérite pas l'honneur que l'on me fait, de me choiſir pour commander à tant d'honnêtes gens. Holà, eh, Labrie?

SCENE III.

LES PRÉCÉDENTS, LABRIE.

LABRIE.

QUE veux-tu?

ANTOINE.

Où ſont ces Meſſieurs?

LABRIE.

Ils déjeûnent.

ANTOINE.

Dis-leur que je veux leur parler. En attendant, recommande au Portier de fermer la grande porte de l'hôtel, & de n'ouvrir à qui que ce ſoit, ſans m'avoir prévenu.

SCENE IV.

EULALIE, HONESTA, ANTOINE.

ANTOINE.

MADEMOISELLE, ſongez que vous êtes la fille d'un Comte. Je n'ai rien à vous obſerver aujourd'hui ſur la

contenance que vous devez avoir; votre maintien grave, votre air de dignité vous ſerviront à merveille. Pour toi, tu es ſa tante, parle le moins que tu pourras; c'eſt un moyen ſûr de cacher ta bêtiſe.

HONESTA.

Monſieur Antoine, je vous prouverai peut-être quelque jour que je ſuis moins ſotte que vous ne le croyez.

ANTOINE.

Je t'attends à la preuve. Plus d'Antoine, ſur-tout; je ſuis Monſieur le Comte. Mais, tout conſidéré, tu ſeras ſa gouvernante; elle n'a pas de femme-de-chambre, & tu lui en ſerviras : cela t'épargnera les frais d'une toilette.

HONESTA.

Je ſerai toujours ſon amie.

EULALIE.

Ah, toujours; j'en ai beſoin.

ANTOINE.

A-la-bonne-heure, amie en particulier; mais, en public, que chacun garde le *decorum* & ſe ſouvienne de ſon perſonnage. Comme ces Meſſieurs ſe ſont attendre!

SCENE V.

EULALIE, HONESTA, HENRI, ANTOINE, GERMAIN, LABRIE.

(*Pendant cette ſcene, Eulalie & Honeſta ſont à cauſer enſemble au fond du théatre.*)

ANTOINE.

EH, arrivez donc, Meſſieurs; vous êtes d'une nonchalance!....

HENRI.

Nonchalance? non, parbleu : depuis un quart d'heure, nous avons fait ſauter une demi-douzaine de bouchons de champagne; il me ſemble que l'on ne peut aller plus vite.

ANTOINE.

Vous êtes tout cœur à table, je le ſais.

HENRI.

A table comme ailleurs : nous as-tu vu foiblir dans l'occaſion ?

ANTOINE.

C'eſt aujourd'hui, dans ce moment même, qu'il faut donner des preuves de cette activité.

GERMAIN.

Au fait, ſans verbiage.

ANTOINE.

Germain a raiſon. Je vous ai fait part d'une lettre que Dubois m'a écrite.

GERMAIN.

Nous la ſavons par cœur.

ANTOINE.

Je ſuis, juſqu'à nouvel ordre, le Comte de Sonnancour, & vous êtes mes gens.

HENRI.

M. Antoine, dans toutes nos expéditions, vous vous diſtribuez toujours les premiers rôles.

GERMAIN.

Il a raiſon.

LABRIE.

Il a raiſon.

ANTOINE.

M. Henri, deſcendez dans vous-même, & jugez-vous : avez-vous la taille d'un premier rôle? Je vous l'ai déjà dit, l'amour-propre vous perdra ; ſouvenez-vous toujours de cette maxime :

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

GERMAIN.

Bien dit.

HENRI.

Garde donc le premier rôle ; mais, ſi l'égalité diſparoit en public, qu'elle renaiſſe en particulier, & ſur-tout dans les partages.

ANTOINE.

Avez-vous à vous plaindre?

HENRI.

Tu n'es pas des plus fideles; & l'autre jour, que tu régalois cet Anglais qui paya la dépenſe, tu fis diſparoître dix guinées qu'on ne revit plus.

ANTOINE.

Eh, non.... je les avois avalées.

HENRI.

J'en ſuis ſûr, coquin.

GERMAIN.

En tout cas, le tour eſt gentil.

HENRI.

Ce n'eſt pas tout. Je ſervois à table; j'avois eu la complaiſance de commander un ſouper délicat, que tu dévoras en entier, & je fus obligé d'aller dormir à vide.

ANTOINE.

Tu le méritois.

HENRI.

Pourquoi cela?

ANTOINE.

Apprends, animal, apprends ton métier. Lorſque je te fais Maître-d'hôtel, prends-en l'eſprit, & ſache que la table de ces Meſſieurs eſt toujours ſervie avant celle des Maîtres.

GERMAIN.

On ne m'y prendroit pas, moi.

HENRI.

Allons, je mérite mon ſort.

GERMAIN.

A quoi me deſtines-tu?

ANTOINE.

Je n'en ſais rien encore. Reſte derriere la toile : s'il faut un Colporteur, un Bijoutier, un Commiſſaire, ou tel autre perſonnage épiſodique, tu t'en chargeras. Henri prendra la livrée; il aura ſous ſes ordres tous nos fripons

ſubalternés, tous nos piliers d'Académie. Qu'on aille ſe préparer; je vais me mettre à ma toilette. (*On entend heurter.*) On heurte bien fort! vois par la croiſée qui ce peut être.... Hé bien?

HENRI.

C'eſt Dubois, en chapeau à plumet, en habit galonné, qui a, ma foi, bonne tournure.

ANTOINE, *très-vîte.*

Que le diable vous emporte tous avec vos commentaires, votre amour-propre, vos réflexions, vos défiances déplacées. Comment faire? Cachez-vous tous; je vais me coſtumer, faites-en de même. Germain, dis au Portier d'ouvrir, & de les faire monter ici. (*Germain ſort.*) Madame Honeſta, faites les honneurs. Et vous, Mademoiſelle, ſi, comme tant d'autres, vous voulez vous marier, faites bonne mine à Monſieur le Marquis.

HENRI, *accourant du fond.*

Ils montent, les voilà.

ANTOINE.

Sauvons-nous, ſauvons-nous.

SCENE VI.

EULALIE, HONESTA.

EULALIE.

NON, je ne puis me prêter à tant de baſſeſſes & d'infamie.

HONESTA.

Si vous voulez que nous réuſſiſſions dans nos projets, diſſimulez encore aujourd'hui.

EULALIE.

Qu'exigez-vous de moi!

SCENE VII.

EULALIE, HONESTA, DUBOIS, DORIVAL.

DUBOIS.

MADAME HONESTA, où eſt Monſieur le Comte?

HONESTA.

Il n'a pas encore paru.

DUBOIS.

Il a tant d'affaires! Bonjour, ma charmante couſine; permettez que je vous préſente Monſieur le Marquis, mon intime.

DORIVAL.

Madame.... (*A part.*) Il ne m'a pas trompé: qu'elle eſt belle!

EULALIE, *à part, à Honeſta.*

Il a l'air honnête.

DUBOIS.

Heim, Marquis, vous en ai-je impoſé? n'eſt-elle pas charmante, la petite couſine? (*A part.*) Où diable eſt ce chien d'Antoine. (*Haut.*) Vous avez l'air embarraſſé; c'eſt d'un bon augure: ſes charmes font ſur vous l'impreſſion que je voulois qu'ils fiſſent. Ma couſine, c'eſt un mari que je vous amene.... Vous êtes fille, unique héritiere; il a les mêmes qualités: vous ferez un couple charmant; vous me devrez l'un & l'autre le bonheur. Qu'en penſez-vous, petite couſine? (*A part.*) Je ne ſais comment ſoutenir la converſation. Mais répondez donc; Mademoiſelle?

HONESTA.

Mais, Monſieur le Chevalier, que voulez-vous qu'une fille réponde à de pareilles queſtions? Ce qu'elle ſe doit, c'eſt de garder le ſilence.

DUBOIS.

Tenez, ma préſence vous gêne; je brûle d'embraſſer mon oncle, je vous laiſſe. (*Bas à Honeſta.*) Veille ſur

eux. (*A Dorival.*) Je vous rejoins dans le moment. (*Bas à Honeſta.*) Empêche la petite de bavarder. (*A Dorival.*) Faites votre cour; je ne crois pas vous déſobliger en vous laiſſant avec votre belle future, & je vais prévenir mon oncle de votre arrivée.

SCENE VIII.

EULALIE, HONESTA, DORIVAL.

DORIVAL.

PARDONNEZ, Madame, à mon embarras; il eſt l'effet d'une impreſſion dont je n'ai pu me défendre. Le bonheur dont on me flatte eſt trop grand pour que je veuille y croire; & il ceſſeroit d'en être un pour moi, ſi je penſois qu'il pût jamais vous affliger.

EULALIE.

Monſieur, le bonheur n'eſt pas toujours où l'on croit l'entrevoir : on ſe fait ſouvent des illuſions agréables. Mais, ſi vous me connoiſſiez davantage, vous montreriez peut-être moins d'empreſſement à m'obtenir.

DORIVAL.

Avec des traits comme les vôtres, on ne peut qu'avoir un bon cœur; & ſi les yeux ſont le miroir de l'ame, la vôtre doit être bien belle.

EULALIE.

Vous êtes obligeant, Monſieur; mais, dans les circonſtances préſentes, la prudence exige que vous ne vous hâtiez point de précipiter votre jugement ni vos démarches.

HONESTA, *à part.*

Rompons cette converſation. Monſieur, vous êtes de Lyon, n'eſt-il pas vrai?

DORIVAL.

Oui, Madame.

HONESTA.

C'eſt une belle ville?

EULALIE

EULALIE, *avec intérêt.*

Que je déſire bien de voir.

HONESTA.

Monſieur vous y conduira, ſi vous êtes jamais ſa femme.

DORIVAL.

Le bonheur de ma vie ſeroit d'y vivre avec une perſonne auſſi intéreſſante.

EULALIE, *bas, à Honeſta.*

Je n'aiderai jamais à le tromper.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MA foi, Monſieur le Marquis, je croyois vous avoir perdu pour toujours. Je m'arrête au coin d'une rue, vous avancez, je ne vous vois plus : heureuſement que je me ſuis ſouvenu dans quel quartier eſt cet hôtel. Mais la drôle de ville que ce Paris! J'avois beau dire aux voiſins: Connoiſſez-vous M. le Comte de Sonnancour? inconnu. Un animal de Savoyard me ſoutenoit que le Maître de cet hôtel ſe nommoit Antoine; &, ſans un domeſtique à la livrée de Monſieur le Comte, qui s'eſt hâté de me recueillir, je ne ſais quand j'aurois pu vous rejoindre.

(*Champagne, qui a regardé Eulalie, fait un clin-d'œil à Dorival, comme pour dire :* C'eſt elle.)

DORIVAL.

Pardonne, mon ami; le plaiſir de me voir à Paris m'a fait oublier....

CHAMPAGNE.

Il n'y pas de mal, & je vois que vous aviez raiſon de vous hâter. Monſieur le Chevalier n'eſt pas un Peintre flatteur; il pouvoit hardiment en dire davantage.

EULALIE.

Je ne puis le laiſſer dans l'erreur.

HONESTA.

Il n'eſt pas temps de le déſabuſer. Retirons-nous. Pardonnez, Monſieur, ſi nous vous quittons; Mademoiſelle a quelques ordres à donner.

DORIVAL.

Je ſerois au déſeſpoir de l'importuner; je me retire.

HONESTA.

Non, reſtez. Monſieur le Comte ſera enchanté de vous trouver ici à ſon reveil.

(*Eulalie & Dorival ſe ſaluent; Champagne regarde dédaigneuſement Honeſta; les deux femmes ſe retirent par un côté oppoſé à celui par lequel ſont ſortis Antoine & Henri.*)

SCENE X.

DORIVAL, CHAMPAGNE.

DORIVAL.

EH bien, Champagne?

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monſieur?

DORIVAL.

Tout ne va-t-il pas au gré de mes ſouhaits?

CHAMPAGNE.

Il manque cependant quelque choſe dans cet hôtel.

DORIVAL.

Quoi donc?

CHAMPAGNE.

Une Soubrette, auſſi jolie que la Maîtreſſe.

DORIVAL.

Elle te plaît donc?

CHAMPAGNE.

Je ſerois bien difficile, ſi elle n'étoit pas de mon goût. Ah, que n'a-t-elle une Marton qui lui reſſemble! le beau quatuor que cela feroit! Et vous, Monſieur, comment la trouvez-vous?

DORIVAL.

Charmante. J'étois disposé à l'aimer, sur le récit que son cousin m'en avoit fait; &, pour peu que je la revoie, je sens que je l'adorerai.

CHAMPAGNE.

Ah ça, si vous épousez, il faudra lui donner une autre Suivante que celle qui étoit là avec elle : je n'aime pas les vieilles figures, en femmes sur-tout.

DORIVAL.

Tu as raison : je te chargerai du soin de la choisir toi-même.

CHAMPAGNE.

Voilà parler. Je m'attache à vous pour la vie.

DORIVAL.

Le crois-tu, Champagne? j'ai des scrupules.

CHAMPAGNE.

Il est bien temps!

DORIVAL.

Oui, je me veux du mal de tromper une aussi aimable personne.

CHAMPAGNE.

Que vous êtes bon! Vous êtes Marquis de ma façon, à la vérité; mais qu'importe? la moitié de ceux qui portent ce nom-là à Paris n'ont souvent pas de meilleurs titres que vous.

DORIVAL.

Je crains qu'on ne vienne à découvrir....

CHAMPAGNE.

De peur d'événement, il faut brusquer le mariage. Le beau-pere est immensément riche; voila l'essentiel. Diable! la fortune se présente, saisissons-la; la demoiselle est fugitive : qui differe de goûter ses faveurs, n'en trouve plus souvent l'occasion.

DORIVAL.

Je n'ai pas l'effronterie nécessaire au personnage que tu veux que je fasse.

CHAMPAGNE.

Cet air de bonne-foi vous ſert mieux que vous ne penſez. J'ai eu l'adreſſe de vous faire prendre un nom: comme le Chevalier croit que vous êtes le vrai Marquis de Courbieres, je l'entendis un jour s'informer, ſans faire ſemblant de rien, de la Maiſon dont je vous fais deſcendre. A chaque réponſe, ſon viſage s'épanouiſſoit. Le jeune Marquis, diſoit-il, aura cent mille livres de rente? Oui, répondoit l'hôte; il vient de recueillir la ſucceſſion de ſa mere, deux cents mille livres en argent comptant. Deux cents mille livres en argent comptant! répondit-il enchanté. Son enthouſiaſme l'empêche de s'informer ſi vous êtes réellement le Marquis. Il monte à votre appartement, vous embraſſe avec une cordialité, une tendreſſe, que l'argent peut ſeul donner; & je vis qu'une des plus grandes faveurs de la fortune, eſt celle de nous rendre aimable à tous les yeux.

DORIVAL.

Il eſt vrai qu'il m'accable d'amitié, & j'en ſens plus vivement mes torts. J'ai perdu mon pere trop tôt, j'ai fait des étourderies ſans nombre, j'ai dépenſé follement une partie de ma légitime. Mais, après avoir été dupe, dois-je finir par en faire?

CHAMPAGNE.

Avec cet excès de probité, vous mourrez de faim.

DORIVAL.

Mais ſi je ſuis découvert, je mourrai de honte. Tu m'as perdu par tes mauvais conſeils.

CHAMPAGNE.

Ah ça, changeons de note, ou partons tout de ſuite.

DORIVAL.

Je ne le puis à préſent.

CHAMPAGNE.

Ne diroit-on pas que c'eſt moi qui vous ai perverti?

DORIVAL.

Mon cœur alloit au-devant de la ſéduction.

CHAMPAGNE.

Quand je vous ai connu, le plus fort en étoit fait. Mais je ſuis trop bon d'endurer vos reproches; je devrois vous abandonner à votre malheureux ſort. Eſt-ce pour moi que j'agis? eſt-ce moi qui épouſerai cette charmante Comteſſe que vous venez de voir? quel intérêt ai-je à tout cela? le vôtre ſeul m'anime. Vous êtes un joli homme, je ne veux pas que vous végétiez à la fleur de vos ans. Je vous fais Marquis, je vous allie à une grande Maiſon, aſſez riche pour vous ſoutenir. C'eſt à vous à réparer dans la ſuite une ſupercherie néceſſaire, en ehoyant le beau-pere, en aimant bien votre femme, & ſur-tout, en enrichiſſant le fidele Champagne, qui aura ſu couvrir les ſottiſes de votre jeuneſſe, & vous rendre heureux en dépit de vous-même.

DORIVAL.

La vue de cette charmante perſonne eſt plus éloquente que tes diſcours : je m'abandonne à toi, fais ce que tu voudras.

CHAMPAGNE.

Quel excès de bonté! Monſieur veut bien permettre que je lui faſſe épouſer tout-à-la-fois femme jolie & dot copieuſe! Ah, ſi dame Nature, au lieu de me tailler matériellement, m'avoit fait préſent d'une tournure comme la vôtre, je ne me réduirois pas au triſte rôle de confident & de conſeiller. J'ai voulu, une fois en ma vie, me mêler de faire le Marquis, le coſtume noble m'alloit on ne peut pas plus mal : auſſi j'y échouai tout net; & ce perſonnage, étranger à mes manieres, ne me valut que des diſgraces.

DORIVAL.

Tu ne m'as jamais raconté cette partie de ton hiſtoire.

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas à me rappeller ce qui humilie mon amour-propre. J'aurois peut-être réuſſi, ſi j'avois eu un ſerviteur comme vous en avez un; mais le coquin!.... Laiſſons cela, ſongeons à vous. Ah ça, parlons clair: combien vous reſte-t-il d'argent?

DORIVAL.

Encore deux cents louis.

CHAMPAGNE.

C'eſt aſſez pour jetter de la poudre aux yeux. Où ſont-ils ?

DORIVAL.

Les voilà.

CHAMPAGNE.

Je vais convertir tout cela en argent blanc ; cela fait plus d'étalage. Je les compterai & recompterai ſi ſouvent, que l'on entendra le ſon de nos eſpeces de tous les coins de cet hôtel. Quelques mots jettés comme au haſard, quelques écus ſemés avec diſcernement parmi la livrée, vont vous faire paſſer, avant la fin du jour, pour le Gentilhomme de France le plus riche & le plus généreux. J'entends monter quelqu'un ; chut, pas un ſeul mot de nos projets : laiſſez-moi faire, & le diable ſera bien malin, s'il m'empêche de conduire la barque à bon port.

SCENE XI.

HENRI, *en livrée ;* DORIVAL, CHAMPAGNE.

HENRI.

MONSIEUR le Comte vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

CHAMPAGNE, *à part.*

Que vois-je ?

DORIVAL.

Monſieur le Comte a bien de la bonté.

HENRI.

Il donnoit audience à de malheureux fermiers, qui lui payoient les baux de ſes terres, & à qui il faiſoit généreuſement quelques remiſes.

CHAMPAGNE, *à part.*

C'eſt lui.

HENRI.

Permettez que je vous conduiſe à ſon appartement.

DORIVAL.

Je vous ſuis.

HENRI, *à Champagne.*

L'ami, deſcendez à l'office; on vous y traitera. Allez au bas de l'eſcalier, à main droite.

SCENE XII.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

LES bras me tombent! eſt-ce bien Henri que je viens de voir? ce maraud, qui fut jadis mon ſerviteur dans mes jours de proſpérité, & qui, un beau ſoir que je dormois ſi tranquillement, m'emporta ma valiſe, & me laiſſa nud comme la main. C'eſt lui, c'eſt lui; je me le rappelle trait pour trait. Il n'a pas eu l'air de me reconnoître: j'étois jeune & frais alors.... Ah! j'ai bien changé depuis ce temps-là. Il ne peut ſe douter que ſon ancien Maître porte à préſent la livrée. Cette apparition ſubite m'étonne à un point.... Il faudra que le coquin me reſtitue, ou je le fais pendre..... Pendre! ah, M. Champagne! il faut avoir de l'humanité pour ſes ſemblables: ce n'eſt, après tout, qu'une gentilleſſe plutôt digne de vos éloges que de votre colere. Que fait-il ici? Je ne ſais; cela me donne des ſoupçons.... Pendant que nous cherchons à faire des dupes, ne chercheroit-on pas à nous duper nous-mêmes? cela ſeroit délicieux. J'ai entendu à Lyon, ſur le compte du Chevalier, de certains propos qui me reviennent à préſent.... Ce Comte de Sonnancour ne ſeroit-il pas un Comte de contrebande? perſonne ne le connoît dans le quartier. Cet hôtel appartient à M. Antoine, m'a dit un Savoyard. M. Antoine! j'ai ce nom-là ſur mes tablettes. J'ai connu de réputation un Antoine, qui étoit le plus grand fripon.... Je devois lui être préſenté. Examinons, furetons, tâchons d'avoir quelques éclairciſſements. Mais, moi-même, ne ſerois-je pas épié? Non: aucun cabinet vitré, aucune porte ſuſpecte; je ſuis bien ſeul. Perſonne ſous cette table? ruſe groſſiere; ils ne l'emploieroient pas. Voyons pourtant. (*Il ſe baiſſe, & levé le tapis qui couvre la table.*) On parle dans la piece au-deſſous. (*Il prête l'oreille, &, tournant autour de la table, il s'arrête du côté de la couliſſe.*) Si je pouvois diſtinguer.... écoutons. (*Comme il eſt dans cette poſition, Antoine & Henri entrent en ſcene.*)

SCENE XIII.

DUBOIS, ANTOINE, CHAMPAGNE.

ANTOINE.

FERME la porte ſur toi.

CHAMPAGNE, *laiſſe.*

Quel heureux haſard! ne ſoufflons pas.

ANTOINE.

Pendant que notre jeune homme eſt à prendre le chocolat avec Eulalie, & que Labrie les ſurveille, il eſt eſſentiel, mon cher Dubois, de nous recorder un peu.

CHAMPAGNE, *bas.*

Le Chevalier eſt un Dubois.

DUBOIS.

Je vous l'ai amené. C'eſt à vous autres à l'expédier le plus promptement poſſible.

ANTOINE.

Sois tranquille : il eſt en bonnes mains.

DUBOIS.

Moi, je ne puis que conſeiller à la ſourdine; je ſuis ſon ami.

ANTOINE.

C'eſt entendu.

DUBOIS.

Il n'y a pas de temps à perdre.

ANTOINE.

Non, ſans doute.

DUBOIS.

Dans les vingt-quatre heures.

ANTOINE.

Avant qu'il ait mis le pied dehors. Et tu es ſûr qu'il a deux cents mille livres?

DUBOIS.

DUBOIS.

Comme ſi je les avois palpées.

ANTOINE.

Quel beau coup de filet!

CHAMPAGNE, *bas.*

Oh, ſuperbe!

ANTOINE.

Il aime le jeu?

DUBOIS.

Autant que toi.

ANTOINE.

C'eſt beaucoup dire. Il n'a aucun ſoupçon ſur ton compte?

DUBOIS.

Il me croit la loyauté même.

ANTOINE.

Il faut le faire jouer.

DUBOIS.

C'eſt la maniere la plus honnête de dévaliſer un homme.

CHAMPAGNE, *bas.*

Sans doute.

ANTOINE.

Et il ne ſait rien?

DUBOIS.

Rien de rien.

ANTOINE.

Pour l'amorcer, nous lui laiſſerons d'abord gagner quelques centaines de louis.

CHAMPAGNE, *bas.*

Ah, ah!

DUBOIS.

Comme cela ſe pratique. Lui gagnerons-nous tout après?

ANTOINE.

C'eſt mon avis.

DUBOIS.

Sans lui rien laiſſer pour s'en retourner ?

ANTOINE.

Nous lui payerons une place à la Diligence.

CHAMPAGNE, *bas.*

Qu'ils ſont bons !

DUBOIS.

J'aurois des projets plus vaſtes.

ANTOINE.

Donne l'eſſor à ton génie.

DUBOIS.

Son pere a cent mille livres de rente.

ANTOINE.

On pourroit le faire anticiper ſur la ſucceſſion.

DUBOIS.

Bien vu ; & puis l'empêtrer de la belle Eulalie.

ANTOINE.

Qui ne nous eſt bonne à rien.

DUBOIS.

Cette petite ſotte finiroit par nous perdre.

ANTOINE.

Ça s'eſt fait des principes romaneſques.

DUBOIS.

Ce n'eſt pas ce qu'il nous faut.

ANTOINE.

Après tout, ce jeune homme nous aura obligation. Nous lui donnons une femme bien élevée.

CHAMPAGNE, *bas.*

Et dans une bonne école.

ANTOINE.

Et qui peut-être eſt de qualité.

CHAMPAGNE, *bas.*

Que ſait-on ?

DUBOIS.

Il eſt aiſé de voir qu'elle n'eſt pas ta fille. Ça n'a ni nerf, ni imagination.

ANTOINE.

Elle le ſuivra à Lyon. Son air natal lui ſera favorable.

DUBOIS.

Je crains toujours que cette chienne d'Honeſta ne lui apprenne que tu l'as enlevée à Lyon à l'âge de quatre ans.

ANTOINE.

Je me déferai de cette femme.

DUBOIS.

Tu feras bien : je ſuis d'avis, pour la ſureté de nos projets, que d s demain nous conduiſions notre jeune homme à la nouvelle maiſon de campagne que tu viens de louer.

ANTOINE.

J'y avois ſongé. Prends garde qu'il ne ſorte ſeul aujourd'hui.

DUBOIS.

Je le guetterai à la loge du Portier.

ANTOINE.

J'ai dit à Henri de s'emparer du Valet, & de l'enivrer.

CHAMPAGNE, *bas.*

Il a trouvé l'endroit ſenſible.

DUBOIS.

Il porte une phyſionomie de fripon.

CHAMPAGNE, *bas.*

Il s'y connoît, ce gaillard-là.

ANTOINE.

Tant mieux; nous le mettrons dans nos intérêts.

DUBOIS.

Je le crois attaché à ſon Maître.

ANTOINE.

Qu'importe! Crois, mon ami, qu'il n'eſt preſque pas

de Domeſtique qui ne ſoit charmé de s'enrichir des dépouilles de ſon Maître.

DUBOIS.

Après tout, s'il étoit récalcitrant, on en viendroit avec lui aux grands moyens.

ANTOINE.

Oh, oui; la riviere coule pour tout le monde.

DUBOIS.

Séparons-nous. Un entretien plus long pourroit donner quelques ſoupçons. Adieu, Monſieur le Comte.

ANTOINE.

Au revoir, Monſieur le Chevalier.

SCNE XIV.

CHAMPAGNE.

Nous nous ſommes joliment adreſſés pour faire fortune! Décampons; ces fripons-là s'empareroient du peu qui nous reſte : décampons. Non; je conçois un projet plus digne de moi. Je veux rendre ces fourbes dupes de leurs propres ruſes, m'enrichir de leurs dépouilles, & les faire tomber dans le piége qu'ils tendent ſous nos pas. Courage, Champagne! courage, mon ami! l'entrepriſe eſt difficile. N'importe; la gloire qui peut t'en revenir doit enflammer ton imagination. Aie les yeux par-tout; pare les coups que l'on veut te porter; porte-s-en qu'on ne puiſſe prévoir, & force les fripons à t'admirer eux-mêmes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

Mon Maître vient de me quitter, avant que j'aie eu le temps de le mettre au fait : je ne puis le rejoindre pour lui parler en particulier. Je crois, tout vu & conſideré, que je ferois mal de l'inſtruire ; il a un fonds de bonne-foi incompatible avec l'eſprit d'intrigue qui m'eſt néceſſaire : ſon air de reſpect pour Antoine eſt naturel, tant qu'il le croit réellement un Comte. S'il ſavoit qui il eſt, il auroit un ton compoſé, des prévenances jouées & non ſenties : ſon audace l'abandonneroit, & tout ſeroit perdu. Achevons de nous emparer de la confiance de tous ces drôles ; établiſſons-nous dans leur eſprit, écartons les ſoupçons, & qu'ils faſſent d'eux-mêmes la moitié du chemin pour ſe précipiter dans l'abîme où je prétends les entraîner. Lolive, que ſon Maître a envoyé fort à propos à Paris, va venir me ſeconder : le rôle de pere que je veux qu'il faſſe lui convient à ravir. Il devroit être ici cependant : pourvu que le faquin n'aille pas boire au cabaret l'argent que je lui ai confié pour louer un habit convenable à ſon perſonnage ! Oh, non, c'eſt un garçon honnête, retiré du commerce, important, honoré de la confiance de ſon Maître : ce n'eſt que par amitié, & pour paſſer un inſtant, qu'il ſe prête à mon eſpiéglerie. Ce diable de Henri ſeul m'inquiète ; il me regardoit en dînant..... Achevons de le dérouter, & notre affaire eſt ſure.

SCENE II.

CHAMPAGNE, HENRI.

HENRI, *à part.*

IL lui reſſemble comme deux gouttes d'eau; c'eſt peut-être lui. Il ne ſeroit pas le premier maitre qui auroit endoſſé la caſaque, après avoir tout mangé.

CHAMPAGNE, *ſur le devant de la ſcene.*

Faiſons ſemblant de rêver.

HENRI, *à part.*

Si c'eſt lui, & qu'il me reconnoiſſe, il faudra reſtituer. Oh, non, plutôt mourir.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il me conſidere diablement.

HENRI, *un peu avancé.*

Il n'a pas l'air de ſe rappeller ma figure; mais ſachons ſi c'eſt lui. (*Frappant ſur l'épaule de Champagne.*) Camarade, pourquoi vous échapper comme cela avant le maraſquin & le café?

CHAMPAGNE.

Ma foi, Monſieur, c'eſt que je ne ſavois pas que ce fût l'uſage d'en donner aux domeſtiques.

HENRI.

Vous êtes ici en bonne maiſon.

CHAMPAGNE.

Je le vois bien.

HENRI.

Vous avez bu avec une modération....

CHAMPAGNE.

Je n'aime pas le vin.

HENRI, *les premiers mots à part.*

Ce n'eſt donc pas lui. J'ai idée de vous avoir vu quelque part.

CHAMPAGNE.

Monſieur je n'y ai jamais été.

HENRI, *à part.*

Bonne réponſe. Vous ne vous ſouvenez pas de m'y avoir vu ?

CHAMPAGNE.

Vous, Monſieur ! c'eſt, je crois, la premiere fois de ma vie que j'ai cet honneur.

HENRI, *s'éloignant un peu, & à part.*

Le même ſon de voix ; c'eſt lui : il y a quelque choſe d'extraordinaire.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il me reconnoît ; tenons ferme.

HENRI.

Ecoutez, on croit ſouvent avoir des raiſons pour ſe déguiſer.

CHAMPAGNE.

Qu'eſt-ce que vous voulez dire ?

HENRI.

Ne craignez rien ; ouvrez-vous à moi en toute confiance.

CHAMPAGNE.

Monſieur, je ſuis un honnête garçon ; je puis aller par-tout tête levée.

HENRI, *à part.*

Il fait le niais ; il ſe déguiſe.

CHAMPAGNE, *à part.*

Je le déforiente.

HENRI, *les premiers mots à part.*

A la derniere épreuve. Pardon ſi je vous parle ainſi ; c'eſt qu'autrefois j'eus un ami, pour qui j'avois des ſoins, des attentions, comme on en auroit pour un Maître.

CHAMPAGNE.

Il n'y a pas de mal à cela.

HENRI.

Un ſoir, qu'il dormoit profondément, j'eus une affaire

d'honneur avec un insolent, & je le jettai mort sur le carreau.

CHAMPAGNE.

Ce fut malheureux pour lui.

HENRI.

Et pour moi aussi. Obligé de partir subitement, je n'eus pas le temps de dire adieu à mon ami; &, dans le trouble où j'étois, j'emportai, sans y songer, ma valise avec la sienne.

CHAMPAGNE.

Ah, ah!

HENRI, *à part.*

Il me reconnoît.

CHAMPAGNE.

C'est bien malheureux, d'être distrait comme cela!

HENRI.

Je n'ai pas revu cet ami depuis ce moment fatal, & je brûle de lui faire une restitution entiere.

CHAMPAGNE, *les premiers mots à part.*

Le piége est adroit. Vrai, vous voulez restituer?

HENRI.

C'est mon dessein.

CHAMPAGNE.

C'est bien honnête de votre part. (*A part.*) Le coquin n'y songe pas.

HENRI, *à part.*

Je le tiens. Oui, je vais tout vous rendre.

CHAMPAGNE, *faisant l'étonné.*

A moi?

HENRI.

Oui, à vous-même.

CHAMPAGNE.

Vous plaisantez?

HENRI.

Allons, convenez que c'étoit vous.

CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monſieur, celà n'eſt pas bien, de ſe moquer ainſi du monde.

HENRI, *les premiers mots à part.*

Il le fait exprès. Je parle ſérieuſement.

CHAMPAGNE.

Eh bien, puiſque vous le voulez, c'eſt moi-même qui étois votre ami : rendez-moi ma valiſe.

HENRI, *à part.*

Je ne rends rien. Eh bien, qu'y avoit-il dans la valiſe?

CHAMPAGNE.

Oh, vous le ſavez bien.

HENRI.

Encore?

CHAMPAGNE.

Monſieur, il y avoit tout plein de choſes.

HENRI.

Oui dà! (*A part.*) Il a de mauvais deſſeins, c'eſt clair. (*Haut.*) On déſigne, du moins.

CHAMPAGNE.

Ne croyez-vous pas que je vais me ſouvenir de tout cela?

HENRI.

Mais, comment me nommé-je?

CHAMPAGNE.

Tiens! ne veut-il pas que je lui apprenne ſon nom?

HENRI, *les premiers mots à part.*

Faiſons ſemblant de prendre le change. Tu es un fripon.

CHAMPAGNE.

Un fripon! moi, votre ami?

HENRI.

Je t'ai fait une hiſtoire en l'air pour t'éprouver, & je vois que ta phyſionomie n'eſt pas menteuſe, en annonçant que tu ne vaux rien.

CHAMPAGNE.

Et moi, je vois que j'ai deviné juſte, en vous prenant pour un ſou.

HENRI.

Tu t'y connois.

CHAMPAGNE.

Autant que vous.

HENRI, *à part.*

Il joue au fin.

CHAMPAGNE, *à part.*

Il eſt dedans.

HENRI, *à part.*

Il en ſera la dupe. (*Haut.*) Au revoir, bélitre.

CHAMPAGNE.

Bien obligé, Monſieur.

SCENE III.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

J'AI failli ſuccomber à la tentation & me découvrir. Va, ripon, tu me paieras l'eſcamotage de la valiſe, avec les intérêts. J'ai déjà touché un petit à-compte, & tu apprendras à me connoître. Mais, qui entre? Eh! me trompé-je? non, ma foi, c'eſt Lolive.

SCENE IV.

LOLIVE, CHAMPAGNE.

LOLIVE, *en habit de pere.*

COMMENT diable! perſonne à l'antichambre? Eh, l'ami?

CHAMPAGNE.

Comme tu fais ton embarras!

LOLIVE.

Comment me trouves-tu ?

CHAMPAGNE.

Délicieux. Tu as, d'honneur, une tête paternelle.... provinciale, cependant; mais c'eſt ce qu'il nous faut.

LOLIVE.

Veux-tu des airs de Cour ? tu n'as qu'à dire.

CHAMPAGNE.

Tu es bien comme cela. Comment es-tu entré ?

LOLIVE.

Tout bonnement, par la porte.

CHAMPAGNE.

Ne plaiſantons pas.

LOLIVE.

J'ai ſuivi tes ordres de point en point. J'ai reconnu l'hôtel tout de ſuite, je ſuis entré. Que demandez-vous ? me dit le Portier. Je réponds, en lui faiſant un clin-d'œil, le Comte de Sonnancour. Entrez, entrez, au rez-de-chauſſée. Au lieu de m'arrêter là, je monte au premier, comme tu me l'avois recommandé; je t'y trouve, comme tu me l'avois promis; & nous allons agir, ſans doute, comme nous en ſommes convenus.

CHAMPAGNE.

Ils ſont là-bas à dîner; ils en ſont au deſſert. M. Antoine fait bien les choſes.

LOLIVE.

Je ſuis fâché de n'avoir pas été de la fête; j'y aurois fait honneur.

CHAMPAGNE.

Gourmand !

LOLIVE.

Sais-tu que je n'ai rien pris depuis ce matin : eſt-ce que tu n'aimes pas un bon dîner auſſi ?

CHAMPAGNE.

Non, Monſieur, lorſque j'ai de grands projets en tête.

LOLIVE.

L'un n'empêche l'autre : eh, qu'as-tu déjà fait ?

CHAMPAGNE.

Ce que j'ai fait ? J'ai arraché quatre cents louis à nos fripons, & cela ſans me donner la moindre peine.

LOLIVE.

Ah, mon enfant ! je me ſens pour toi un reſpect, une vénération ; &, ſans la dignité de mon coſtume, je tomberois à tes genoux : comment as-tu fait ?

CHAMPAGNE.

Avant de dîner, on s'eſt mis à faire un paſſe-dix. Mon Maître étoit Banquier : il étoit convenu, comme je te l'ai dit, qu'on commenceroit par le laiſſer gagner. On ouvre le trictrac : moi, placé ſur le ſeuil d'une porte entre-ouverte, j'examine mes gens ; je vois gliſſer dans le cornet de beaux dés à la paſſe : à chaque coup, 15, 18, 12. Mon Maître rafle à chaque coup des rouleaux que l'on perd avec une aiſance dont il eſt la dupe. Quand on le voit échauffé par le gain, on veut faire tourner la chance. Je vois le changement de dés ; j'accours avec empreſſement un papier à la main : Monſieur, lui dis-je, votre Banquier vous prie de ſigner ſur-le-champ cet acquit, pour que je touche les quarante mille livres que vous attendez. Il veut continuer la partie. Certains de le racrocher le ſoir, mes coquins ſont les premiers à l'engager à terminer cette affaire. Il me ſuit à ſa chambre, me remet ſon gain : je ſors ; je le convertis en argent blanc, & reviens un quart d'heure après à l'hôtel, ſuivi de quatre hommes qui gémiſſoient ſous le poids de quatre énormes ſacs extérieurement remplis d'écus, mais dont le centre n'étoit plein que de vieilles ferailles.

LOLIVE.

Allons, c'en eſt fait, je te reconnois pour mon maître ; mais cet argent eſt-il en ſureté ?

CHAMPAGNE.

Je viens de verſer nos eſpeces dans une grande caſſette bien ferrée & bien ſolide.

LOLIVE.

Que tu as trouvée dans la maiſon ?

CHAMPAGNE.

Oui.

LOLIVE.

Tu as fait un beau coup; ils en auront une double clef, & les voilà maîtres de ton tréſor.

CHAMPAGNE.

M. Lolive, penſez-vous que je vous aie attendu pour faire une pareille réflexion? croyez-vous avoir affaire à un novice?

LOLIVE.

Non; mais c'eſt qu'on oublie quelquefois.

CHAMPAGNE.

Je n'oublie rien, & je ſonge à tout. J'ai d'abord déviſſé la ſerrure de notre appartement, pour en mettre une nouvelle à l'épreuve des crochets. J'ai cadenaſſé & recadenaſſé ma chère caſſette, & je n'attends que la nuit pour la faire changer de gîte.

LOLIVE.

Tu devrois t'en tenir là.

CHAMPAGNE.

Oh, que non! On a parlé d'un écrin de ſoixante mille livres. Il faut donner à ces Meſſieurs une leçon dont ils puiſſent ſe ſouvenir.

LOLIVE.

Si tu veux que je t'aide, dépêche-toi. J'ai un Maître qui me paie trop bien de mes ſervices, pour que je ne cherche pas à me rendre digne de ſa confiance par mon exactitude. J'ai des emplettes à faire, une commiſſion délicate à remplir, & je n'ai que deux jours à reſter à Paris.

CHAMPAGNE.

Quelle commiſſion? Service pour ſervice. Je te ſeconderai.

LOLIVE.

M. Dormond, mon Maître eut jadis une fille qui lui fut ravie à l'âge de quatre ans; mais cela eſt étranger à notre affaire, & ce n'eſt pas le lieu d'en jaſer.

CHAMPAGNE.

Non: dis toujours; cet enfant m'intéreſſe.

LOLIVE.

Un malheureux qui vient de finir ſa carriere à Lyon... là... tu m'entends?

CHAMPAGNE.

Oui, publiquement?

LOLIVE.

C'eſt cela.

CHAMPAGNE.

Eh bien?

LOLIVE.

Ce malheureux, avant de prendre congé du monde, a fait appeller mon Maître, & lui a déclaré que ſa fille étoit entre les mains d'un nommé Antoine. On m'a fait partir tout de ſuite.

CHAMPAGNE, *très-vîte.*

Antoine! ah, mon ami! c'eſt cela. Quel enchaînement de circonſtances!..... Le Comte de Sonnancour & Antoine ne ſont qu'un ſeul & même perſonnage.

LOLIVE.

Je cours aux Magiſtrats.

CHAMPAGNE.

Garde-t'en bien. Ne laiſſons pas à la Juſtice le plaiſir de les dépouiller : réſervons-nous-le, mon ami; ſavourons-en la douceur ſans crainte & ſans ſcrupule.

LOLIVE.

Et la jeune perſonne?

CHAMPAGNE.

Eſt ici, belle comme le jour. Ah, quel dommage que le pere ne ſoit pas du voyage! La belle reconnoiſſance à filer! quel tableau pathétique & touchant! Mais quel bonheur pour nous! nous pourrons agir en toute ſureté; nous aurons barre ſur les fripons: car enfin nous ſommes d'honnêtes gens, nous, qui rétabliſſons l'ordre, qui corrigeons des eſcrocs, & qui faiſons tout-à-la-fois le bien public & le bien particulier.

LOLIVE.

Il me ſemble que j'entends du bruit.

CHAMPAGNE.

Ce ſont nos gens qui ſortent de table. Commence ton rôle ; tu le ſais.

LOLIVE.

Sans répétition.

CHAMPAGNE.

Grande colere contre moi.

LOLIVE.

Voilà tout juſte un bâton.

CHAMPAGNE.

Fais ſemblant de m'en frapper.

SCENE V.

ANTOINE, LOLIVE, CHAMPAGNE.

LOLIVE, *battant Champagne.*

COMMENT, miſérable, pendart, gredin, ſcélérat!

CHAMPAGNE, *à Lolive.*

Mais, prends donc garde ; je te dis de faire ſemblant.

ANTOINE.

Arrêtez, arrêtez.

LOLIVE, *donnant encore un coup de bâton à Champagne.*

Laiſſez-moi aſſommer ce faquin.

CHAMPAGNE, *les premiers mots à part.*

Oh, le traître! Monſieur, c'eſt indigne de traiter auſſi barbarement un ſerviteur tel que moi.

LOLIVE.

Ne me retenez pas, Monſieur.

ANTOINE.

Monſieur, ſongez que vous êtes chez moi.

CHAMPAGNE.

Oui, chez M. le Comte de Soncancour.

LOLIVE.

Oh, Monſieur le Comte, pardon; je me modérerai: mais que je ne voie plus ce pendart. (*Il donne encore un coup de bâton à Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Encore un coup de bâton! Jolie maniere de ſe modérer.

LOLIVE.

Voilà qui eſt fini; je me poſſede.

ANTOINE.

De quel crime s'eſt-il donc rendu coupable?

LOLIVE.

De quel crime? Ah, ſi vous ſaviez!... Qu'il le diſe lui-même. Parle, maraud.... dis-le. (*A part.*) Je n'en ais rien.

CHAMPAGNE.

Vous ne m'avez pas donné le temps de m'expliquer. Je paſſois tranquillement dans la rue, Monſieur m'apperçoit, commence la converſation par une paire de ſoufflets. Comme il ne m'étoit pas permis de répondre ſur le même ton, je me ſauve ici. Monſieur m'y pourſuit, trouve un bâton ſous ſa main, m'en aſſomme ſans m'écouter; &, ſi vous n'euſſiez paru, Monſieur le Comte, j'aurois fini par être la victime des emportements de Monſieur le Marquis.

LOLIVE, *le frappant.*

Je ſuis un emporté!

CHAMPAGNE.

Secourez-moi, Monſieur. (*A part.*) C'eſt que le drôle y va bon jeu, bon argent.

ANTOINE.

Il faut, Monſieur, que ce garçon vous ait fait quelque tour bien ſanglant.

LOLIVE.

Pendable, Monſieur, pendable.

ANTOINE.

Il a l'air d'un fripon.

LOLIVE.

LOLIVE.

Ce n'eſt rien que l'air : ſi vous le connoiſſiez comme moi !

CHAMPAGNE, *d'un ton pleureur.*

Il ne vous en coûte rien de ternir la réputation d'un galant homme..... Monſieur le Comte croiroit que je ſuis un voleur comme tant d'autres.

LOLIVE.

Pour voleur, non; mais c'eſt un libertin..... Je ſuis pere, Monſieur le Comte, je ſuis pere.

ANTOINE.

Je le ſuis auſſi, Monſieur le Marquis; j'entre dans vos douleurs.

LOLIVE.

J'ai un fils que j'idolâtre : quoique je le bruſque quelquefois, je ne lui refuſe rien. Il y a huit jours que je lui ai remis deux cents mille livres, du bien de ſa mere. A peine a-t-il eu cette ſomme, dont il devoit, diſoit-il, faire un bon emploi, que ce maraud l'a engagé à partir ſans me dire adieu, pour venir ici manger ſon argent dans la débauche & dans le libertinage.

CHAMPAGNE.

Voilà ce que c'eſt que la prévention. Si, au lieu de me maltraiter, vous euſſiez voulu m'écouter, je vous aurois dit que Monſieur votre fils ne hante que des perſonnes de la premiere volée, & qu'il eſt actuellement chez Monſieur le Comte de Sonnancour.

LOLIVE.

Qu'entends-je! mon fils ſeroit chez vous ?

ANTOINE.

Quoi ! vous ſeriez le pere du jeune Marquis de Courbieres ?

LOLIVE.

Hélas, oui; il me fera mourir de chagrin. Il ne m'aime pas comme je l'aime : il ne veut pas me donner la ſatisfaction de me voir renaître dans de petits-enfants. Que lui demandé-je? ſuis-je un tyran? Qu'il choiſiſſe une

perſonne de ſon rang, & je ſouſcris à toutes les conditions que l'on m'impoſera.

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monſieur, ce parti eſt tout trouvé; & c'eſt à moi que vous en avez l'obligation.

LOLIVE.

A toi?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur, à moi-même. Votre fils eſt actuellement chez M. le Comte de Sonnancour.

LOLIVE.

Chez vous?

ANTOINE.

Oui, Monſieur, & j'ai conçu pour lui l'eſtime la plus tendre.

CHAMPAGNE.

Monſieur l'aime comme ſon fils; il s'eſt ſenti porté d'inclination pour lui dès le premier moment; il veut lui donner en mariage ſa fille, qui eſt auſſi ſage que belle. La Maiſon de Sonnancour ne le cede en rien à la vôtre, ni pour la nobleſſe, ni pour la fortune, ni pour la loyauté. C'eſt moi qui, par haſard, ai arrangé tout cela, en faiſant faire à Lyon, à Monſieur votre fils, la connoiſſance de Monſieur le Chevalier, le neveu de Monſieur le Comte. Voilà mes crimes; puniſſez-moi, ſi vous vous en ſentez le courage; accablez un ſerviteur fidele; & ajoutez les mauvais traitements à l'ingratitude dont vous avez juſqu'ici payé tous mes ſervices.

LOLIVE.

Allons, mon pauvre Champagne, je reconnois mes torts.

CHAMPAGNE.

Oui; mais les coups de bâton me reſtent, en attendant.

ANTOINE.

Mon ami, dans votre état, on ne doit pas prendre garde à ces miſeres. Nous tâcherons de vous faire oublier ces petits déſagréments.

CHAMPAGNE.

Je ne ſuis pas rancuneux, je pardonne quand on ſe

repent; & pourvu que le profit me dédommage, je ne ferai pas le dernier à rire de l'aventure. Mais, Monſieur le Marquis, je cours avertir Monſieur votre fils : s'il vous voyoit ſans être prévenu, je craindrois que ſon émotion, ſa ſenſibilité, ne portaſſent une atteinte dangereuſe à ſa ſanté. Le voici, Monſieur; modérez-vous, je vous en prie.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DORIVAL.

LOLIVE.

AH! vous voilà donc, libertin?

DORIVAL, *à part.*

Que veut dire cela? c'eſt Lolive.

CHAMPAGNE.

Tombez aux genoux de Monſieur votre pere.

DORIVAL.

Mon pere!

CHAMPAGNE, *à Lolive.*

Parlez-lui avec douceur; vous connoiſſez ſa timidité.

LOLIVE.

Eſt-ce-là la conduite que vous deviez tenir?

CHAMPAGNE, *à Lolive.*

Le pauvre garçon! il eſt tout interdit. (*A Dorival.*) Raſſurez-vous, mon cher Maître. (*A Lolive.*) Laiſſez agir la nature; que les entrailles paternelles s'émeuvent. (*A Dorival.*) Il s'attendrit, il vous tend les bras. (*Pouſſant Dorival dans les bras de Lolive.*) Allons, Monſieur, allons, précipitez-vous ſur ſon ſein.

DORIVAL, *bas, à Lolive.*

Mais, maraud, explique-toi.

LOLIVE, *bas.*

Taiſez-vous. (*Le ſerrant dans ſes bras.*) Mon cher enfant!

CHAMPAGNE.

Comme c'eſt touchant! comme c'eſt pathétique, une reconnoiſſance! Il faudroit être de bronze, pour retenir ſes larmes en voyant une ſcene auſſi intéreſſante.

LOLIVE.

Que nous ſommes foibles, mon cher Comte! ils ſont de nous tout ce qu'ils veulent.

ANTOINE.

On ne réſiſte point à ces choſes-là : qui le ſait mieux que moi!

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, EULALIE.

CHAMPAGNE.

VOILA votre bru, celle dont je vous ai parlé.

LOLIVE.

Que vois-je! c'eſt Mademoiſelle..... Quelle reſſemblance!

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt elle, Monſieur.

LOLIVE.

J'ai peine à retenir mes larmes.

CHAMPAGNE.

Il eſt la ſenſibilité même.

LOLIVE.

Mais c'eſt qu'on diroit que c'eſt elle.

CHAMPAGNE, *les premiers mots à part.*

Il s'oublie.... Monſieur, avouez qu'elle eſt intéreſſante.

LOLIVE.

Mais vois donc, Champagne, c'eſt tout ſon portrait. Ah, que j'aurai de plaiſir à vous conduire à Lyon!

CHAMPAGNE.

Oui, quand elle ſera l'épouſe de ce fils ſi cher. Comme votre fille va l'aimer! on les diroit jumelles.

LOLIVE.

C'eſt ce qui m'a frappé. Ma chere petite!...

EULALIE.

Monſieur....

LOLIVE.

Je ne croyois pas réuſſir ſi-tôt à trouver une perſonne....

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Comme Mademoiſelle. (*A part.*) Oh, le bavard!

LOLIVE.

Mon cher Comte, je ne veux pas abſolument différer leur bonheur : vous la deſtiniez à mon fils, & je vois que le ciel veut qu'ils ſoient unis l'un à l'autre.

ANTOINE.

C'eſt tout mon deſir.

LOLIVE.

Nous ſommes d'honnêtes gens.

CHAMPAGNE.

Autant l'un que l'autre.

ANTOINE.

Je ne doute pas de votre probité.

CHAMPAGNE.

Ni Monſieur de la vôtre, certainement.

LOLIVE.

Nous avons le cœur ſur la main. Je ne vous dirai pas ſottement : Que donnez-vous à votre fille ? je vous paierai pour l'avoir, je ſuis riche. Avez-vous beſoin de fonds ? tout ce que je poſſede eſt à votre ſervice.

CHAMPAGNE.

C'eſt un homme rare. Donner comme cela ne lui coûte rien.

LOLIVE.

La réuſſite de cette affaire me rajeunit de trente ans. Je veux terminer tout de ſuite. Champagne, fais venir un Bijoutier, que je commence par les préſents de noce.

CHAMPAGNE.

J'y vole. Monſieur le Comte, où trouverai-je un Bijoutier ?

ANTOINE.

Un Bijoutier ? mes gens pourront vous indiquer le mien.

CHAMPAGNE, *à part.*

Nous les tenons.

ANTOINE.

Le haſard m'a ſervi au-delà de mes ſouhaits, en vous conduiſant chez moi, & j'eſpere vous prouver bientôt à quel homme vous avez affaire.

DORIVAL, *à Champagne.*

C'eſt trop l'abuſer.

CHAMPAGNE, *bas, à Dorival.*

Taiſez-vous.

LOLIVE.

La pauvre petite ! elle ne dit rien.

EULALIE.

Monſieur, ſi j'oſois....

ANTOINE, *l'interrompant.*

Elle eſt ſi timide.

LOLIVE.

Ce n'eſt pas moi qui doit l'intimider : hâtons-nous de tout diſpoſer pour le bonheur de ces chers enfants; dreſſons les articles, mais le verre à la main : cela excite à la franchiſe ; la colere m'avoit donné une ſoif.... la joie a achevé de me ſécher le goſier, & j'ai beſoin de me remettre.

CHAMPAGNE, *à part.*

Le coquin ne s'oublie pas. (*Haut.*) Vous êtes bien tombé ici ; Monſieur le Comte a une cave ſupérieurement meublée.

LOLIVE.

Pardon ſi j'en agis ſi librement. Je ſuis un franc provincial, un vivant de la vieille roche. Mes manieres vous bleſſent peut-être, vous grand Seigneur, vous Pariſien ?

ANTOINE.

Vous êtes de ces hommes comme je les aime.

LOLIVE.

Nous ſommes tous les deux de la même trempe, & c'eſt à l'uſer que vous me connoîtrez. Allons, allons à la ſalle à manger; c'eſt-là que je ſerai dans mon centre. Venez, la belle enfant; c'eſt à votre ſanté que je veux boire la premiere raſade.

EULALIE.

Monſieur....

ANTOINE.

Allons, Mademoiſelle.

DORIVAL, *à part.*

Pourquoi l'emmene-t-il ?

LOLIVE.

Suivez-nous, mon fils; j'approuve votre amour, & je vous permets de le laiſſer paroître dans toute ſa vivacité.

SCENE VIII.

CHAMPAGNE, *ſeul.*

COMPTONS un peu avec moi-même; que me reſte-t-il à entreprendre ? Maître Antoine eſt complétement notre dupe. A quoi cela peut-il aboutir ? laiſſerai-je faire ici le mariage des jeunes gens ? Non; ils s'aiment, je le vois, tant mieux. M. Dormont eſt l'ami de mon Maître : il ſera bien aiſe de l'unir à ſa fille; il eſt plus décent qu'il la tienne des mains de ſon vrai pere. Ce mariage le rangera : il eſt né pour être honnête; il me convertit. Je veux faire une fin à mon tour; je ſuis las de l'intrigue : partons avec nos quatre cents louis; mais ces quatre cents louis ſont à mon Maître; ils lui appartiennent en toute légitimité : qu'aurai-je gagné à tout cela ? rien ? oh, c'eſt trop peu en vérité ! Et je ſouffrirois que ce maraud de Henri jouît en paix de mes dépouilles ! mon cœur s'indigne à cette penſée : non, non, fripon,

mon ami, je ne partirai qu'après avoir pris ma revanche. Tu me parlois, ſcélérat, d'une reſtitution que tu ne voulois pas me faire, & je veux t'en arracher une à laquelle tu ne penſes pas, te mettre au point où tu m'as laiſſé, & t'apprendre à tes dépens que tôt ou tard les trompeurs ſont trompés.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

EULALIE, HONESTA.

EULALIE, *parlant avec chaleur.*

NON, non, tout ce que vous pourriez me dire eſt inutile. Je veux partir abſolument.

HONESTA.

Mais ſans reſſources....

EULALIE.

On ne craint pas la miſere, lorſque l'on a du courage. Si je reſtois, je me rendrois peut-être coupable; j'abuſerois ce jeune homme & ſon pere.

HONESTA.

Avouez que le fils vous intéreſſe?

EULALIE.

Je ne vous le cacherai pas. Mais, quand l'impreſſion qu'il peut avoir faite ſur moi ſeroit plus forte, elle ne m'engageroit pas à me rendre complice de l'infame trahiſon qu'on lui prépare.

HONESTA.

Antoine a demandé un Notaire pour dreſſer les articles; & c'eſt Labrie qui ſe charge de ce perſonnage.

EULALIE.

EULALIE.

Quelle infamie! on m'a éloignée; mais j'ai tout vu. Avez-vous trouvé le moment de dire au Marquis qu'il ſe rende un inſtant dans ce ſallon?

HONESTA.

Il ſollicitoit la même grace; il a, dit-il, quelque choſe de fort important à vous apprendre.

EULALIE.

Auroit-il des ſoupçons! j'irai au-devant, & je lui prouverai par ma franchiſe que je n'eus jamais deſſein d'être de moitié dans les piéges que l'on tend à ſa bonne-foi.

HONESTA.

Il va venir dans la minute.

EULALIE.

Je vais l'inſtruire, & mériter ſa pitié & ſa protection. Chaque inſtant que je paſſe dans cette maiſon, depuis la connoiſſance de mon ſort, eſt un ſupplice affreux. Ah, Dieux! ſi la Juſtice, inſtruite de tant de viles manœuvres, venoit fondre en ces lieux, ſonge au ſort qui nous attendroit peut-être l'une & l'autre! liroit-on dans nos cœurs? On nous puniroit d'avoir gardé un ſilence coupable.

HONESTA.

Vous m'ouvrez les yeux, vous me faites frémir.

EULALIE.

Partez ſur-le-champ; on ne s'appercevra pas de votre abſence : allez m'attendre chez votre amie; ſortez de la maiſon, tandis qu'ils ſont encore ſans ſoupçons ſur votre compte. Quant à moi, je ne puis encore m'échapper. Antoine m'a défendu de ſortir ſans lui : il a donné au Portier des ordres en conſéquence; mais, dès que la nuit ſera cloſe, j'engagerai le Marquis à trouver un prétexte pour me conduire où vous ſerez : il ne me refuſera pas cette derniere grace. J'entends monter quelqu'un; c'eſt lui, ſans doute : laiſſez-nous.

HONESTA.

Je vais vous attendre; je compterai avec impatience les heures qui vont s'écouler juſqu'au moment qui va nous réunir pour toujours.

SCENE II.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

MADEMOISELLE....

EULALIE.

Monſieur....

DORIVAL, *à part.*

Je n'oſe lui parler.

EULALIE, *à part.*

Comment lui dire?...

DORIVAL.

Mademoiſelle, on veut nous unir.

EULALIE.

Hélas!

DORIVAL.

Mon bonheur vous afflige.

EULALIE.

Votre bonheur, Monſieur!

DORIVAL.

Oui, il ſeroit de m'unir à jamais à vous.... Mais je craindrois qu'un jour les remords ne vinſſent à empoiſonner notre félicité commune.

EULALIE.

Je ne vous cache pas que, juſqu'à préſent, vous êtes le ſeul de tous ceux que l'on m'a offerts pour époux à qui je me ſois intéreſſée. Mais peut-on tromper la perſonne que l'on aime?

DORIVAL, *les premiers mots à part.*

Sauroit-elle?.... Il eſt des cas où la diſſimulation peſe à un cœur honnête, & tout lui dit que l'on ne doit pas acheter le bonheur par une baſſeſſe.

EULALIE, *les premiers mots à part.*

Il eſt inſtruit..... Souvent on eſt coupable malgré ſoi:

victime des circonſtances, on ne fait pas toujours ce qu'on voudroit faire.

DORIVAL.

Il eſt trop vrai, une mauvaiſe honte empêche de revenir ſur ſes pas. Ne vaudroit-il pas mieux avouer tout à l'objet que l'on aime ? L'amour conduit à l'indulgence ; & un remords, vivement ſenti, nous fait ſouvent trouver grace devant ceux que l'on a involontairement offenſés.

EULALIE.

C'eſt la faute de ceux qui nous ont pervertis..... Heureux quand la raiſon nous permet de revenir au ſein de la vertu !

DORIVAL.

Votre voix pénetre juſqu'à mon cœur.

EULALIE.

Vous êtes généreux, Monſieur.

DORIVAL.

Vous m'enhardiſſez.

EULALIE.

Je n'oſe plus lever les yeux ſur vous.

DORIVAL.

Il n'eſt plus temps de feindre.

EULALIE.

C'eſt trop long-temps réſiſter. Cet aveu va vous affliger, je le ſens.

DORIVAL.

Je tombe à vos genoux.

EULALIE.

Relevez-vous, Monſieur : eſt-ce-là votre place ?

DORIVAL.

Non, je ne me releverai pas, que vous ne m'ayez promis de ne plus ſonger à une aventure auſſi déſagréable.

EULALIE.

Je ferai mes efforts pour l'oublier.

DORIVAL.

C'eſt Champagne qui a tout fait.

EULALIE.

Champagne ! Vous vous méprenez ; c'eſt Antoine qu'il ſe nomme.

DORIVAL.

Antoine ! je ne l'ai jamais connu ſous ce nom.

EULALIE.

Il en change ſi ſouvent ! Mais je ne ſouffrirai plus qu'il oſe ſe nommer mon pere.

DORIVAL.

Lui ! Que ſignifie ?....

EULALIE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſais ce fatal ſecret.

DORIVAL.

Lui ſeul m'a conſeillé toutes les démarches que j'ai haſardées.

EULALIE.

Comment, il vous a conſeillé ?.... Vous me parlez du Comte de Sonnancour ?

DORIVAL.

Il faut qu'il ſoit inſtruit de tout.

EULALIE.

Ne revoyez jamais ce malheureux : c'eſt lui qui m'a ravie à mes parents.

DORIVAL.

Ravie à vos parents ! qui ?

EULALIE.

Oui, cet Antoine, qui ſe fait appeller le Comte de Sonnancour, eſt mon tyran : c'eſt un miſérable, né dans la derniere claſſe du peuple, & dont l'unique reſſource eſt de faire des dupes ; il a tout fait pour me perdre, mais je ne paroîtrai pas plus long-temps complice de ſes indignes manœuvres. Monſieur, arrachez-moi d'une maiſon qui m'eſt devenu inſupportable, depuis que j'ai le bonheur de ſavoir que je ne ſuis pas la fille d'Antoine. Je ne demande pas que vous m'aimiez ; mais j'attends de votre généroſité que vous ayez pour moi la compaſſion que l'on doit aux infortunés.

DORIVAL.

Je ſuis confondu.

EULALIE.

Ah! je ſavois bien que la connoiſſance de mon ſort alloit changer vos diſpoſitions. Vous êtes mon ſeul appui, ne m'abandonnez pas. Si vous êtes inflexible, je cours aux pieds de votre pere; il porte un cœur ſenſible, il a paru me voir avec quelque intérêt. Sa pitié ſera moins ſtérile que la vôtre; il ne fermera pas ſon cœur aux larmes d'une triſte victime de la plus noire des trahiſons.

DORIVAL, *avec une chaleur qui augmente par degrés.*

Arrêtez, Mademoiſelle; apprenez que mes torts ſont mille fois plus grands que les vôtres; apprenez que je ne ſuis rien moins que ce que je parois à vos yeux. Jeune, ſans expérience, livré trop vîte à mes paſſions, j'ai ſuivi des amis perfides, j'ai écouté des conſeils dangereux; je cherchois à vous tromper vous-même. Peu accoutumé à la fauſſeté, ce rôle peſoit à mon cœur: un ſeul de vos regards a acheve de me rendre à la raiſon. Je venois tout vous avouer, implorer mon pardon, me punir en renonçant à vous pour jamais. Jugez de ma ſurpriſe en aprenant votre ſecret! Vous attribuez à l'indifférence ſur votre ſort ce qui n'étoit que l'effet de ma confuſion. Depuis votre aveu, vous m'êtes devenu mille fois plus chere; j'y ai vu toute la candeur de votre ame. L'eſpoir rentre dans la mienne. J'appartiens à des parents honnêtes; j'ai encore quelque fortune à eſpérer; le ciel m'a donné des talents, le travail y ajoutera. Mon aſſiduité, mes ſoins, ma conſtance, me mettront peut-être à portée de faire le bonheur de celle à qui j'aurai dû le repos & l'honneur, le premier & le plus précieux de tous les biens.

EULALIE.

De quel poids je me ſens ſoulagée!

DORIVAL.

Mon erreur fut celle d'un moment: me la pardonnerez-vous?

EULALIE.

L'aveu que vous venez de me faire eſt votre excuſe: j'ai moi-même trop beſoin de l'indulgence des autres, pour ne pas pardonner une faute à laquelle je devrai

la fin de mes malheurs. Mais comment Monſieur votre pere, dont l'âge doit avoir mûri la raiſon, peut-il ſe prêter à un pareil ſtratagême ?

DORIVAL.

Cet homme, que vous croyez mon pere, eſt le valet d'un Négociant qui m'aime beaucoup. Ce miſérable ne faiſoit ce perſonnage, à mon inſu, que pour mieux abuſer ce prétendu Comte de Sonnancour.

EULALIE.

Quelle aventure!.... Voilà donc M. Antoine dupe, malgré toutes ſes fineſſes.

DORIVAL.

Il n'a pas le moindre ſoupçon de la ruſe.

EULALIE.

Il faut la faire ceſſer. J'ai deſiré cet entretien avec vous, pour vous déſabuſer; mais mon parti étoit pris d'avance, de ſortir dès aujourd'hui d'une maiſon où je ne puis plus reſter ſans crime, & j'attendrai de votre bienveillance que vous m'aiderez à tromper la vigilance inquiete de mes cruels ſurveillants.

DORIVAL.

Vous êtes libre dès ce moment de quitter des lieux qui vous déplaiſent, & je m'applaudis de pouvoir vous en fournir les moyens.

SCENE III.

EULALIE, DORIVAL, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

AH, Monſieur! nous ſommes perdus; tout eſt découvert.

DORIVAL.

Peu m'importe : je lui ai tout avoué, elle m'a pardonné; nous allons partir ſur-le-champ.

CHAMPAGNE.

Partir! & avec quoi ?

DORIVAL.

N'ai-je pas de l'argent ?

CHAMPAGNE.

Vous en aviez tantôt, mais vous n'en avez plus.

DORIVAL.

Miſérable ! qu'en as-tu fait ?

CHAMPAGNE.

Je l'avois mis dans une caſſette, la mieux fermante, la mieux ferrée !....

DORIVAL.

Eh bien ?

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monſieur, inutile précaution. Ce coquin de Henri a pénétré dans notre appartement, par une fauſſe-porte maſquée par une glace. Il ne m'a pas vu, lui ; mais je l'ai vu, moi, comme je vous vois, notre chere valiſe ſur l'épaule : je l'ai bien reconnu ; le cœur m'en ſaigne encore. Il ne s'eſt pas amuſé à briſer les cadenas ; il a coupé le nœud gordien, en la changeant de gîte. J'aurois bien crié ; mais j'ai craint qu'ils ne fuſſent pluſieurs, & qu'ils ne me fiſſent un méchant parti. Ils ont, ſans doute, ſurpris notre ſecret ; & cet animal de Lolive aura jaſé tout de travers : il eſt lui-même dupe des fripons. Pour jouer ſon rôle avec un air de grandeur, il veut régaler ſa future belle-fille d'une ſuperbe paire de girandoles & d'autres bijoux ; un coquin, déguiſé en Bijoutier, apporte pour ſoixante mille livres de diamants. On les lui livre. Il donne en à-compte un billet de dix mille livres, que lui avoit confié ſon Maître. Il me gliſſe l'écrin. Je cours pour le changer contre des eſpeces : eh bien, Monſieur, les girandoles, les bagues, le collier, tout cela eſt faux. J'accours, indigné, plein de preſſentiments funeſtes, &, en arrivant au logis, je ſuis témoin du rapt de la chere caſſette ; & ce dernier coup, qui nous laiſſe à ſec, a été ſi dur, ſi poignant pour ma ſenſibilité, qu'il m'a ôté l'uſage de la voix, & que, dans le premier moment, je n'ai plus ſu que penſer, que faire ni que dire.

EULALIE.

Voilà de leurs moindres tours.

DORIVAL.

Je prétends éclater ; plus de ménagements.

CHAMPAGNE.

De la prudence, au contraire ; ces drôles ſont madrés ; ils en ſavent aſſez long pour nous perdre : gagnons-les de viteſſe. Je les ai entendu chuchoter ; ils manigancent quelques nouvelles fourberies. Ils ignorent que je ſuis inſtruit, je me ſuis contenu ; faites-en de même quelques inſtants encore. J'ai fait le mal, je veux le réparer.

DORIVAL.

Comment ?

CHAMPAGNE.

Mon projet ſeroit trop long à vous détailler, & les moments ſont précieux. N'ayez pas l'air de vous douter de rien : je ſors, & reviens dans la minute. En attendant, Mademoiſelle, pour bannir vos inquiétudes ſur ce qui peut arriver au noble Comte de Sonnancour, ſachez que vous n'êtes pas ſa fille.

DORIVAL.

Elle le ſait.

CHAMPAGNE.

Elle le ſait ! Mais elle ne ſait pas, peut-être, qu'elle eſt la fille de M. Dormond, votre voiſin & votre ami ; vous ne ſavez pas que c'eſt cette enfant qui lui fut enlevée toute jeune. Je ſais tout cela, moi : je vais tout mettre à profit, attendez l'événement en ſilence. Ah, fripons ! doubles fripons ! je vais vous apprendre ce que l'on gagne à ſe jouer à plus fin que ſoi.

SCENE IV.

EULALIE, DORIVAL.

DORIVAL.

QUE d'événements inattendus ! Vous ſeriez la fille de mon meilleur ami, de mon protecteur, dont j'ai tant négligé les conſeils, mais dont la tendre amitié ſurvit à mes égarements !

EULALIE.

EULALIE.

Tout ce qui m'arrive eſt incompréhenſible ; je crains d'être abuſée. Je reverrois ceux à qui je dois le jour ! & je pourrois m'applaudir de le leur devoir !

DORIVAL.

Non, non, on ne vous trompe pas ; mes yeux auroient dû me le dire. L'étonnement de Lolive en vous voyant étoit naturel, & n'étoit pas joué : vos traits ſont ceux de votre mere.

EULALIE.

Elle vit !

DORIVAL.

Comme elle vous aimera ! Vous me futes promiſe aux jours de votre enfance : notre union devoit reſſerrer les nœuds de deux familles qui s'aimerent toujours. Je réparerai mes erreurs, & je mériterai peut-être un jour de porter le nom de votre époux.

EULALIE.

Eſt-ce l'inſtant de nous livrer à ces illuſions flateuſes, lorſque les périls les plus grands vous environnent dans cette maiſon ? Vous ne ſoupçonnez pas à quelles extrémités tous ces malheureux ſont capables de ſe porter, pour écarter un témoin dangereux.

DORIVAL.

Vous vous intéreſſez à mon ſort, je brave leurs tentatives.

EULALIE.

Partez tout de ſuite.

DORIVAL.

Et je vous laiſſerois en leur pouvoir !

EULALIE.

Je les entends ; contraignez-vous pour détourner leurs ſoupçons.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, LOLIVE, ANTOINE, DUBOIS, HENRI.

LOLIVE, *un peu gris.*

MA foi, mon cher Comte, on eſt bien traité chez vous. Ah, voilà nos jeunes gens. Vous voyez votre papa en pointe de gaieté ; vous êtes au comble de la joie, & moi auſſi : l'Amour occupe vos inſtants, & Bacchus occupe les miens. Dieu me damne, la belle enfant, le vin de votre cher pere eſt délicieux.

ANTOINE.

Je veux vous traiter encore mieux, ſelon vos mérites.

DORIVAL, *bas, à Lolive.*

Miſerable ! qu'as-tu fait ?

LOLIVE.

Ah ça, monſieur mon fils, je ſuis bon homme ; je ne vous contrains pas ſur vos inclinations, laiſſez-moi ſuivre les miennes en liberté.

DUBOIS, *à part, à Henri.*

Tout eſt-il prêt ?

HENRI, *à part, à Dubois.*

Nous attendons, pour agir, le retour du Valet, qui va rentrer, à ce qu'il a dit au Portier.

EULALIE, *à part, à Dorival.*

Ils ſont inſtruits, je le vois.

DUBOIS, *à Dorival.*

Qu'avez-vous, mon cher ami ? vous avez l'air ſérieux au moment du bonheur. Allons, un Gentilhomme comme vous, franc, honnête, loyal, doit bannir toute inquiétude.

DORIVAL.

Monſieur le Chevalier, la belle Eulalie agrée mes ſervices ; le reſte m'eſt indifférent.

DUBOIS.

Le papa veut conduire ſa belle-fille dans ſon Marquiſat

LOLIVE.

Je ne m'en dédis pas; c'eſt un endroit délicieux.

DUBOIS.

Et d'un grand rapport.

LOLIVE.

Je ne ne ſais pas moi-même ce que cela vaut; je laiſſe à mon Intendant l'embarras du détail.

DUBOIS.

Allez, ce Marquiſat vous aura valu plus que vous ne penſez.

ANTOINE, *à part, à Dubois.*

Ce Valet tarde : s'il a des ſoupçons, & qu'il aille ébruiter la choſe.....

DUBOIS.

Il ne ſait rien encore; & nous l'aurons mis en lieu de ſureté, avant que l'envie de babiller ait pu le prendre.

LOLIVE.

Que marmottez-vous donc, vous autres?

ANTOINE.

Je m'occupe d'un petit divertiſſement que je veux vous donner.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, CHAMPAGNE.

HENRI.

AH! voilà M. Champagne.

ANTOINE, *à Dubois.*

Donne le ſignal. (*Dubois ſort par le fond, & rentre avec Germain.*)

CHAMPAGNE.

Serviteur à M. Henri.

HENRI.

Tu ſais mon nom, à préſent.

CHAMPAGNE.

Il m'eſt revenu. (*Bas, à Eulalie.*) Soyez ſans inquié-

ide, cela va ſe dénouer. (*A Henri.*) Tu es un grand ripon, mais je ne ſuis pas gauche non plus.

HENRI.

Nous le ſavons. Rira bien, qui rira le dernier.

CHAMPAGNE.

C'eſt ce que je penſois. Voilà tout juſte des gens qui vont débrouiller cette affaire.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS; GERMAIN, *en Commiſſaire;* pluſieurs ASSOCIÉS d'Antoine, *en Soldats du Guet.*

ANTOINE.

MONSIEUR LE COMMISSAIRE, je vous ai fait mander pour me venger de trois fripons, qui ſe ſont introduits chez moi pour m'eſcroquer & me tromper de la maniere la plus indigne.

EULALIE, *à Antoine.*

Vous oſez?....

ANTOINE, *la prenant, & la mettant entre lui & Dubois.*

Allons, paſſez près de moi, Mademoiſelle.

CHAMPAGNE.

Le détour n'eſt pas mal-adroit. Maître Antoine, leve le maſque. Il n'eſt plus temps de te cacher; le bal eſt fini.

ANTOINE, *bas à Eulalie.*

Vous avez tremblé! Monſieur le Commiſſaire, faites votre devoir.

EULALIE, *à part.*

Ils ſont perdus ſi je dis un mot.

DORIVAL.

Scélérat! tu oſes nous accuſer!

CHAMPAGNE.

Laiſſez-le dire : Monſieur le Commiſſaire ſe connoît en fripons, il doit ſavoir pour qui il vient ici.

GERMAIN.

Sans doute, je le ſais; & vous allez voir que je ne me méprendrai pas.

CHAMPAGNE.

Coquins! vous allez recevoir le ſalaire de vos friponneries.

GERMAIN.

Il eſt juſte que les méchants ſoient punis, je ſais à quoi le devoir de ma place m'oblige; & pour le remplir dignement, commencez, Meſſieurs, par arrêtez ce drôle. (*Il montre Champagne.*)

CHAMPAGNE.

Comment, m'arrêter! c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie que cela.

GERMAIN, *à ſes Gardes.*

Faites votre devoir. (*On ſaiſit Champagne.*) Emparez-vous auſſi de ſon Maître.

DORIVAL.

Le premier qui s'avance....

GERMAIN.

Monſieur, Monſieur, la réſiſtance eſt inutile; la Juſtice eſt pour tout le monde: vous conterez vos raiſons, nous y aurons égard, ſi elles ſont valables. En attendant, ayez la bonté de nous ſuivre.

CHAMPAGNE.

Meſſieurs, il y a du quiproquo.

GERMAIN.

N'oubliez pas non plus le faquin traveſti en honnête homme.

LOLIVE, *voulant quitter l'habit.*

Si c'eſt au coſtume que vous en voulez, vous n'avez qu'à le prendre.

CHAMPAGNE.

Quand le diable y ſeroit, vous vous méprenez; & c'eſt pour Antoine & ſa clique que vous devez vous êtes tranſportés céans.

ANTOINE.

Ce drôle eſt fou, avec ſon Antoine.

CHAMPAGNE.

Ce n'eſt pas là mon Commiſſaire; il s'eſt donc laiſſé graiſſer la patte.

ANTOINE.

Délivrez-moi, Monſieur le Commiſſaire, de ce trio de fripons. (*Bas à Germain.*) Tu les enfermeras dans le petit caveau.

GERMAIN.

Marchez, marchez.

DORIVAL.

Je ne crains rien, je vous ſuis.

CHAMPAGNE.

C'eſt indigne, une Juſtice comme cela.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMMISSAIRE, huit GARDES.

(*Le Commiſſaire entre par le fond, à la tête de huit Gardes, qui ſe rangent au fond du Théâtre en faiſant le chartron. Les faux Gardes deſcendent du côté du Roi.*)

ANTOINE.

QUE vois-je! nous ſommes perdus.

LE COMMISSAIRE.

Qu'apperçois-je! quel eſt ce Commiſſaire de nouvelle fabrique?

LOLIVE.

Ah, c'eſt un Commiſſaire chamberlan.

LE COMMISSAIRE.

Maître Antoine, que veut dire cela? Arrêtez tous ces malheureux.

(*Les Gardes s'emparent de Germain, de Henri, de Dubois & des faux Soldats du Guet.*)

GERMAIN.

Monſieur, le Commiſſaire, je vous jure que c'étoit une plaiſanterie.

LE COMMISSAIRE.

Eſt-ce par plaiſanterie que vous avez volé la valiſe de Monſieur? que vous avez vendu des diamants faux pour des diamants vrais? & que vous retenez chez vous une jeune perſonne que vous avez enlevée à ſes parents?

ANTOINE, *à part.*

D'où ſavent-ils ?...

CHAMPAGNE.

C'eſt pour la ravoir que nous avions pris des noms ſuppoſés; mais, de crainte de nous compromettre, nous venons de tout déclarer à la Juſtice.

LE COMMISSAIRE.

Maître Antoine, qu'avez-vous à répondre?

ANTOINE.

Qu'ils ſont auſſi fripons, mais plus adroits que nous.

LE COMMISSAIRE.

Ces Meſſieurs ſont en regle. Il y a long-temps, Maître Antoine, que l'œil vigilant de la juſtice étoit ouvert ſur vos démarches.

CHAMPAGNE.

Quand le ſac eſt trop plein, il faut qu'il creve.

LE COMMISSAIRE.

Taiſez-vous; vous m'avez l'air de ne guere mieux valoir.

CHAMPAGNE.

C'eſt la faute de ma phyſionomie.

LE COMMISSAIRE.

Comment, Meſſieurs! non contents d'avoir fait tant de gentilleſſes, vous oſiez empiéter ſur les droits de la Juſtice! Elle vous en doit ſa reconnoiſſance : des mérites auſſi rares que les vôtres ne ſont pas faits pour courir les rues. Que l'on conduiſe tous ces braves gens dans l'aſyle qui leur convient, en attendant la récompenſe qui leur eſt ſi légitimement due. (*On les emmene par le fond.*)

CHAMPAGNE.

Adieu, Seigneur Henri. Rira bien, qui rira le dernier.

LOLIVE.

Monſieur le Comte, faut-il faire avancer votre voiture?

SCENE IX.

LOLIVE, CHAMPAGNE, DORIVAL, EULALIE, LE COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

MONSIEUR, tous vos effets vous seront fidélement remis. Daignez vous rendre tout de suite chez moi, avec Mademoiselle, dont je dois répondre jusqu'à ce que son état soit constaté.

DORIVAL.

Monsieur....

LE COMMISSAIRE.

Et gardez-vous sur-tout à l'avenir de suivre les conseils de cet honnête garçon, qui n'est pas malheureux d'avoir les formes pour lui.

EULALIE.

Je suis toute tremblante.

LE COMMISSAIRE.

Rassurez-vous, Mademoiselle. La Justice, qui punit les coupables, fait aussi protéger les innocents.

LOLIVE.

Si jamais je me mêle de faire le pere de qui que ce soit, je veux bien.... C'est que j'ai eu une peur.... cela m'a dégrisé tout de suite.

DORIVAL.

Eh bien, Champagne?

CHAMPAGNE.

Eh bien, Monsieur, je vois que Monsieur le Commissaire a raison, que je suis un très-mauvais conseiller, que j'ai failli vous perdre : heureusement le mal est réparé! Mais me voila revenu de mes erreurs, guéri pour jamais de l'envie de chercher des aventures, & sur-tout à Paris, où rien n'est plus ordinaire que d'y trouver un fripon sous les dehors d'un honnête homme.

FIN.